YVON GARLAN A 80 ANS

Je viens de le revoir en octobre 2013, quelques mois après son 80e anniversaire, chez lui, à Île-Grande, dans sa demeure bretonne et son superbe jardin. Toujours actif dans sa chambre de travail – un vrai sanctuaire qui abrite parmi ses livres, ses dossiers et ses fichiers, le gros de notre savoir sur les amphores et les timbres amphoriques grecs –, toujours plein d'énergie, malgré les quelques problèmes de santé, toujours charmant dans son hospitalité mais ferme, voire provocateur, dans ses causeries et ses prises de position, que ce soit en matière d'histoire ancienne ou à propos de tel ou tel phénomène contemporain. Et toujours accompagné de son épouse, Jacqueline, son ange gardien et sa compagne fidèle, depuis 1957, dans toutes ses expéditions, en Grèce, en Turquie ou ailleurs.

C'est Yvon Garlan, le savant dont on ne peut parler qu'au superlatif. Où qu'il touche, ce sont des bijoux que l'on recueille dans ses pas. «Historien de formation», comme il se proclame lui-même, il est surtout connu du monde savant par ses exploits dans trois directions de recherches d'histoire grecque apparemment assez différentes l'une de l'autre: la guerre, l'esclavage et ce que désormais on peut désigner comme «l'amphorologie», bien que ce terme n'ait pas encore fait son entrée officielle dans les dictionnaires. Yvon Garlan est parvenu, en effet, non seulement à produire des ouvrages de référence dans tous ces trois domaines, mais à en révolutionner autant de fois la méthodologie et les approches.

Né le 16 juillet 1933 à Ploëzal (Côtes du Nord), normalien et agrégé, membre de l'École française d'Athènes (1964-1966), où il finit par devenir «Thasien», le savant breton a fait de brillantes études couronnées par une thèse d'État consacrée aux problèmes de la guerre en Grèce ancienne (publiée en 1974 sous l'intitulé *Recherches de poliorcétique grecque*, BEFAR, 223, Athènes – Paris). C'est aux mêmes aspects qu'il dédia à peu près en même temps un livre à caractère cette fois plus général, mais tout aussi passionnant par sa teinte provocatrice qui a toujours été sa marque attitrée (*La guerre dans l'antiquité*, Nathan, Paris, 1972; [2]1990; [3]1999), de même que plusieurs articles fondamentaux, plus récemment réunis partiellement dans le recueil *Guerre et économie en Grèce ancienne*, Paris, La découverte, 1989; réédition 1999). Il a travaillé aussi pendant la même période, dans les années soixante et soixante-dix du siècle dernier – quel bel exemple de

«polyvalence», comme on dit de nos jours dans la nouvelle langue de bois –, sur l'esclavage. Son livre (*Les esclaves en Grèce ancienne*, 1982, [2]1995), issu d'une vraie passion, car, cette fois, la démarche n'avait plus rien à voir avec des contraintes académiques ouvreuses de portes pour une future carrière, a fait date (voir aussi *L'esclavage dans le monde grec. Recueil de textes grecs et latins*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 305, Les belles lettres, Paris, 1984). Rappelons que cet ouvrage a été rapidement traduit en anglais (*Slavery in Ancient Greece*, Cornell University Press, Ithaca – Londres, 1982), comme l'avait été d'ailleurs la synthèse précitée sur la guerre (*War in the Ancient World: A Social History*, Chatto & Windus, Londres, 1975); or, on sait que les Anglo-Saxons ne sont pas toujours aussi généreux à l'égard des productions scientifiques écrites dans une autre langue que la leur.

Tout bien considéré, Yvon Garlan, fort de son autorité en histoire sociale et militaire de la Grèce antique – sans préjudice de ses détours par sa Bretagne natale (*Les révoltes bretonnes de 1675. Papier timbré et bonnets rouges*, Paris, Editions sociales, 1975, ouvrage écrit en collaboration avec Claude Nières; voir aussi, plus récemment, des mêmes auteurs, *Les révoltes bretonnes. Rébellions urbaines et rurales au XVII*[e] *siècle*, Privat, Toulouse, 2004) –, était déjà un savant des plus estimés alors qu'il n'avait qu'un peu plus de quarante ans. Mais c'est justement vers cette époque – je parle des années soixante-dix du siècle dernier– qu'il raccrocha – ou presque – avec la poliorcétique grecque, de même qu'avec les esclaves ou les dépendances intra- ou extracommunautaires, pour s'attaquer à un domaine, à l'époque, moins fréquenté dans l'espace non russe par les chercheurs d'envergure, si l'on excepte, bien entendu, Virginia Grace, celle qui en avait tracé la voie, et une poignée d'émules de la savante américaine. Il s'agissait des timbres amphoriques grecs.

Yvon Garlan avait déjà fait ses classes pendant son séjour à l'École française d'Athènes, en fouillant à Thasos – et, fait notable, en utilisant la stratigraphie, ce qui, à l'époque, n'allait point de soi – et en se posant notamment le problème de la valeur de repères chronologiques qu'auraient pu constituer les timbres amphoriques thasiens, trouvés à foison dans n'importe quelle fouille de l'île mais traditionnellement rapportés aux récipients de stockage plutôt qu'à une analyse détaillée. Sa «Contribution à une étude stratigraphique de l'enceinte thasienne», *BCH* 90 (1966), p. 586-652, annonçait déjà un jeune Yvon Garlan penché sur cette catégorie jusqu'alors moins en vogue de matériels archéologiques (et ce, malgré l'ouvrage remarquable d'Antoine et d'Anne-Marie Bon de 1957).

Je voudrais maintenant lui passer la parole, tout en assumant la licence d'offrir aux lecteurs de ces lignes la primeur d'un témoignage encore inédit de mon maître:

«C'est alors, dans les derniers jours du mois d'août 1977, au cours d'un de ces repas qui réunissaient quotidiennement à Thasos des membres et anciens membres de l'École Française, que se produisit le déclic: quand François Salviat, excellent narrateur, nous raconta comment, en 1963, durant une escapade en caïque sur la côte sud de l'île, il avait débarqué avec Jean Servais "à cinq ou 10 km à l'ouest d'Aliki", au pied d'une oliveraie littéralement couverte de fragments d'amphores, et en avait rapporté une quinzaine de timbres.

Me revint alors à l'esprit un petit lot qui avait été déposé au Musée (Th. 2726-2741) par Fr. Salviat et qui comprenait – fait exceptionnel en un tel cas – une majorité de timbres répétitifs parce que issus de mêmes cachets […]. J'en inférai que ce lot ne devait pas provenir d'un dépotoir ordinaire de consommateurs et décidai de chercher le dimanche suivant à localiser cette fameuse oliveraie, dont Fr. Salviat avait oublié la situation et l'appellation précises. Nous y parvînmes, ma femme et moi, au bout de plusieurs heures de recherches dans la plaine d'Astris et collectâmes, sur la pente littorale de la colline de Koukos, un lot d'une cinquantaine de timbres thasiens d'époque récente qui comportait, comme le précédent, de nombreuses répétitions.

L'identification fonctionnelle du lieu fut immédiate, et approuvée le lendemain par Michel Debidour, lors d'une nouvelle visite sur le terrain. Il s'agissait à l'évidence d'un dépotoir d'atelier amphorique, comme on en avait déjà trouvé, fortuitement, dans le monde grec […]. Mais c'était la première fois qu'on allait y prêter véritablement attention».

Et l'aventure s'est poursuivie jusqu'à nos jours…

Car c'est grâce aux fouilles d'ateliers que toute notre vision sur le timbrage amphorique thasien a changé de façon décisive. Il en ira de même par la suite pour Sinope et pour plusieurs sites de la Thrace égéenne. Et c'est ainsi que les contributions commencèrent à s'enchaîner.

Il n'est certes plus question de présenter en détail les nombreuses contributions d'Yvon Garlan à ce sujet, d'autant plus que les lecteurs de ce volume savent déjà par cœur que dans n'importe quelle publication ayant trait aux amphores grecques Garlan 1999 – système dit Harvard oblige – signifie *Les timbres amphoriques de Thasos*, I. *Timbres protothasiens et thasiens anciens*, Études thasiennes, 18, Athènes – Paris, 1999, ou que par Garlan 2004 il faut comprendre *Les timbres céramiques sinopéens sur amphores et sur tuiles trouvés à Sinope. Présentation et catalogue*, Varia Anatolica, 16, Istanbul – Paris, 2004. Il vaut peut-être mieux laisser parler le grand helléniste que fut François Chamoux, aux liens d'amitié particulièrement étroits avec Yvon Garlan: «Alliant l'ampleur de ses vues historiques, la connaissance directe des textes et une longue familiarité avec les monuments, il est mieux armé que personne pour tirer le meilleur parti d'une discipline complexe comme l'*amphorologie*, qui cherche encore ses marques. À travers les pages qui suivent, on découvrira les progrès lents de la recherche depuis ses premiers tâtonnements, son développement sur le plan international, où la part des archéologues russes fut très importante, quoique longtemps méconnue, enfin les débats, toujours ouverts, sur l'interprétation du timbrage. Au fil de cette présentation critique, où se conjuguent la plus large érudition et l'étude directe des monuments, on verra se définir la méthode et se préciser les bases de tous les travaux futurs dans ce secteur. Yvon Garlan mérite la gratitude du monde savant pour cette contribution fondamentale». J'ai extrait ces lignes de la préface signée par François Chamoux (p. 10-11) à un autre ouvrage fondamental d'Yvon Garlan, peut-être moins fréquenté par certains archéologues trop pressés et en quête de trouver rapidement des «parallèles» et des «datations» mais qui, par la réflexion qu'il propose et par son franc parler, est peut-être – c'est

du moins ce que je pense à titre personnel – le plus profond de tout ce que l'on a jamais écrit dans ce domaine: *Amphores et timbres amphoriques grecs. Entre érudition et idéologie*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, n. s., tome 21, Paris, 2000.

C'est dire à quel point Yvon Garlan a «mérité la gratitude du monde savant» pour tout ce qu'il nous a donné et qu'il nous donnera encore, j'en suis persuadé: serait-ce trop lui demander, après deux corpus de timbres amphoriques (Thasos et Sinope), performance d'ailleurs exceptionnelle – les connaisseurs en savent quelque chose –, que sa plume nous en livre encore un troisième, sur Héraclée du Pont, sur laquelle ses contributions font d'ores et déjà autorité? Une gratitude parfois exprimée dans des honneurs académiques – le professeur actuellement émérite de l'Université de Haute-Bretagne, Rennes, est depuis le 8 février 1991 correspondant français de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et aussi Commandeur des Palmes académiques – mais qui pour nous, ses disciples, se laisse surtout percevoir dans la fréquence et le profit avec lesquels nous continuons à faire appel dans nos recherches à l'œuvre immense de notre maître à tous.

Alexandru AVRAM